

TRANSCRIPTION D'UN JOURNAL D'UNE SŒUR DE REIMS
EN 1914

Mon journal pendant la guerre

S'il m'arrive un accident je serais contente que la Bonne Mère si elle le veut bien le fasse parvenir à mes sœurs car c'est pour elles que je l'écris, avec le petit livre carnet de prières qui est avec dans le petit sac.

1^{er} août 1914

Mobilisation des soldats jusqu'à 48 ans.

2 août dimanche

Réquisitions militaires. La revue des chevaux se fait dans la maison. La Croix rouge vient nous demander de la place pour installer 40 lits. Nous démenageons la salle des femmes et la communauté. La revue des chevaux et l'installation de la Croix rouge dure 3 jours. Nous sommes sur les dents on ne sait où donner de la tête. Ce 2 août j'écris à mes sœurs.

Le 5

Nous sommes débarrassées de la commission des chevaux et espérons être plus tranquilles. Point. Le personnel de l'ambulance fait un va et vient incroyable. Un espion allemand essaie en vain de s'y introduire.

Le 7

Dès 5 heures du matin un régiment bataillon de soldats arrivant de Lille après avoir voyagé toute la

nuit est rangé devant notre porte et attend l'ouverture de nos persiennes pour sonner et demander la permission d'entrer et de faire chauffer de la soupe pour 200. Ils sont transis et fatigués nous les recevons de notre mieux. Ils passent la journée dans nos hangars et sous-sols et partent le soir bien contents de nous.

le 8

Les régiments continuent à arrivés dans la ville venant de différentes directions.

Les trains des équipages, voitures d'approvisionnement boulangers et leurs fours, etc., s'installent devant nous dans un grand champ. Un prêtre ambulancier attaché à ce train des équipages vient demander à être logé et dire sa messe.

Notre ambulance, je dis notre étant chez nous mais hélas pas à nous, continue à faire grand embarras tout en ne fonctionnant pas encore elle ne veut du reste que des blessés de la guerre. Cependant, les soldats qui arrivent après des marches forcées sont malades en grand nombre. pieds blessés, dysenterie etc. personne ne s'en occupe excepté nous. En faisant de notre mieux dans nos infirmeries basse-cour etc partout où nous trouvons un peu de place. 2 petites sœurs font continuellement des pansements. Ces pauvres garçons sont si

Contents. Cependant la Croix rouge se fâche de nous voir faire. On nous cherche chicane et après pourparlers et entente avec les majors il est convenu que nous continuerons à faire les petits pansements. Nous sommes entassées et nous multiplions. Combien je pense à Noël et voudrais qu'il soit bien soigné on m'écrit qu'il part pour Gray.

10-12

Les blessés commencent à arrivés. L'ambulance commence à être occupée plutôt par des malades que des blessés qu'elle refuse maintenant ne sachant trop que faire.

Le camp des boulangers est au complet environ 200 fours font le pain qui est parti à la frontière il y a un va et vient continuel du camp à la maison. Nous voisinons gentiment. Les soldats nous portent leurs restes, viennent se faire soigner etc. ayant réquisitionné toutes les vaches, il n'y avait plus de lait nulle part.

Nous avons dit notre embarras aux chefs qui aussitôt nous ont prêté 4 vaches et le foin.

Dès le 1^{er} jour, des traits de providence, et des secours inespérés nous ont montré que le bon Dieu pense à nous et nous aime bien.

Le 14. 8 prêtres soldats sur les 300 environs qui sont à Reims viennent nous demander à dire leur messe. Demain et jours suivants.

15 août

Nous passons la journée aussi agitée que les précédentes mais bien réconfortées par les nombreuses messes qui se sont succédées si ferventes.

Les soldats de l'ambulance qui peuvent se lever viennent à nos offices. Plusieurs ont communié.

Le 23

Les blessés arrivent en grand nombre en gare de Reims pour être déportés dans la ville et au-delà.

Le 25 à 9 h ½ soir. Une alerte dans le camp notre voisin. Un dirigeable français arrive avant la dépêche qui l'annonçait est malheureusement pris pour un zeppelin. Tout le camp tire dessus et l'atteint. 3 morts et 3 blessés des meilleurs pilotes. Tout le quartier croyant au contraire le camp attaqué par un avion allemand se met sur pied. Bientôt le calme se refait.

Les boulangers s'attendent chaque jour à sortir s'ils avancent vers la frontière c'est bon signe car ils doivent être toujours à une distance donnée du théâtre des opérations.

Ils partent le 28. En 2 jours tout disparaît. Le quartier si mouvementé pendant 3 semaines semble mort. La ville se vide des 25000 soldats qu'elle renfermait. Eux ignorent où on les envoie. Mais nous savons nous par les officiers, qu'ils partent pour Noisy-le-Sec. C'est hélas du recul !

Dimanche 30

Les nouvelles ne sont pas bonnes. Les allemands approchent. On se bat à Epernay-Réthel les villages environnants. On entend au loin les bruits du canon. Les gens nous arrêtent en masse. Les rémois effrayés veulent aussi s'éloigner de Reims pour ma part j'ai été optimiste depuis le début et mon opinion est que tout va bien, que l'ennemi n'entrera pas à Reims. Je crois que le canon que j'entends n'est qu'un exercice au camp de Châlons que l'on entend souvent etc. je me mets à écrire une longue lettre plutôt rassurante à l'adresse de G. et aussi pour M. je ne dis rien des craintes générales.

31

La ville semble morte notre quartier hier si mouvementé semble un désert. On s'enfuit la poste cesse son service. Ma lettre partira. Elle ? les trains arrêtés aussi.

Notre ambulance quitte la maison. Le directeur (individu aux allures allemandes) commerçant en champagne veut la loger dans les caves. Les Dames, toutes de la noblesse ou femmes d'officiers supérieurs refusent cela, ils finiront par se disperser tous. En attendant, ils envoient les malades guéris à leurs régiments et les plus malades à l'hôpital militaire. Nous poussons un soupir de soulagement. Car on nous a causé beaucoup d'embarras pour faire peu d'ouvrage. Hier j'ai eu la consolation de

passer une partie de la nuit à l'ambulance. Ces dames n'aiment pas à passer les nuits savent nous trouver au besoin et à la satisfaction des soldats.

1^{er} septembre

Après la poste, la gare, le télégraphe, les journaux annoncent aussi leur fermeture. Mr l'aumônier veut partir pas moyen. Il se réfugie seulement en ville chez son frère sans du tout s'inquiéter de nous. Heureusement le bon Dieu qui ne nous laisse manquer de rien permet qu'un vieux prêtre jésuite vienne chez nous et y demeure.

Sans lui nous n'aurions plus de messe, après en avoir eu 8 chaque jour ces jours derniers.

Le 2

Nous profitons du départ de l'ambulance pour nous remettre un peu plus au large. L'agitation est à son comble en ville. On annonce comme très prochaine l'arrivée des pr.. à Reims à la maison nous sommes très calmes, nous sentons le bon Dieu avec nous.

Le 3. On ne voit pas un soldat à Reims mais des masses de gens évacués des environs et ne sachant où aller. Nous en abritons plusieurs familles. On annonce l'arrivée des allemands pour 5 heures. Le maire demande qu'on reste calme, poli malgré

tout pour éviter les représailles. La tristesse générale est navrante.

4

Il y a aujourd'hui 44 ans les allemands entraient ici. Triste anniversaire et ils y entrent encore ! Hier soir l'état major est arrivé à la mairie. ~~Ce matin~~ la ville étant ville ouverte et sans fortifications est obligée de se rendre. Elle donne tout de suite un million pour les subsistances militaires allemandes sous peine de la mort du maire et d'un certain nombre de notabilités. Puis les ententes étant faites il est convenu que l'on doit dès ce matin avant 9 h hisser le drapeau blanc sur les principaux monuments. Ce qui indiquera aux troupes allemandes restées à distance hors de la ville, qu'elles peuvent entrer sans bombarder. Malheureusement personne paraît-il ne songe à mettre ces signaux et à 9 h ½ commence un terrible bombardement. L'état major allemand à l'hôtel de ville, effrayé lui-même et n'y comprenant rien, demande qui bombarde ? et envoie des soldats bien vite en différentes directions pour s'assurer du fait et faire cesser. L'un de ces envoyés arrête dans la rue nos petites sœurs et s'informe mais par signes. Ne pouvant répondre elles font signe de les suivre qu'on s'expliquera à la maison. Ils arrivent 2 sœurs parlant allemand vont bien vite. Le soldat inquiet

et très agité demande : qui bombarde ? et y a-t-il des soldats français à Reims ? on lui répond que non. On lui demande de ne pas tirer sur la maison où il n'y a que des vieillards.

Il répond bien vite : oui oui rentrez vite rentrez et prenant à peine le temps de boire un verre qu'on lui offrait il part en remerciant. 2 minutes après il était aux docks près de chez nous faisait hisser le drapeau. La même chose se faisait à différents points de la ville et le bombardement cessait aussitôt. Il n'a duré que 40 minutes mais les dégâts sont effrayants. Environ 80 morts quantité de blessés plusieurs églises fort endommagées. Ils tiraient sur la cathédrale mais ne l'atteignaient pas. Quant à notre quartier rien. La Bonne Mère et la plupart des petites sœurs ne se rendaient pas compte du danger et croyaient entendre des coups de canon à blanc annonçant l'entrée des allemands.

Pour moi, je compris très bien et dis à ma voisine d'emploi : « on bombarde ».

Nous avons un grand merci à dire au bon Dieu pour chez nous. Mais hélas ! quelle bombardement en ville !

Le 5

L'état major allemand à qu'il faut s'adresser maintenant nous donne volontiers 2 billets de circulation pour

la quête. Ils sont maîtres et occupent tout. Gardent la gare, boivent aux caves Pommery etc. c'est d'une tristesse navrante. Notre quartier est comme un désert. D'une fenêtre je vois les ~~soldats~~ uhlans et autres venir faire leurs provisions de fourrage* emplis il y a 15 jours par les nôtres à côtés de notre maison. Nous nous *(dans les greniers), demandons où sont nos soldats. Où se battent-ils ? pourquoi avoir laissé l'ennemi entrer sans résistance ? etc personne n'y comprend rien. Combien je pense à Noël. Où est-il ? que fait-il ? je ne lui écris pas, sachant bien qu'il ne recevrait rien. Et Henri est-il parti ? comment savoir. Rien ne sort rien n'entre à Reims.

Le 8. aujourd'hui fête de la Sainte Vierge nous avons espéré en elle et avons eu raison. On a entendu le bruit du canon une bonne partie de la journée on s'est battu assez près de Reims.

Les allemands voyant devant eux une belle plaine se sont lancés et enfoncés dans un marais. Les français ayant levé des écluses cela fit que les allemands durent laisser là une assez grande quantité de canons. Ils mirent en vain 20 chevaux pour tirer une pièce qui dut rester enfoncée.

C'est à cette circonstance du marais que l'on attribue le recul de l'armée allemande arrivée déjà aux portes de Paris.

Le 10

Les allemands quittent la ville en masse. Tant mieux. On ne sait la raison de ce départ subit.

Le 11 le défilé des allemands et de leurs équipages est ininterrompu. ils voient du danger pour eux à rester plus longtemps et emmènent

leurs blessés, et aussi, hélas leurs prisonniers. Ils sont plusieurs centaines près de la gare. Les rémois s'empressent autour d'eux, les soignent. Ils partent pour peu de temps espère-t-on.

12 Saint nom de Marie

Impossible d'oublier semblable journée ! à partir de 11 h ½ la bataille est terrible aux portes de Reims. Le canon tonne d'une façon effrayante la maison tremble du haut en bas, les fenêtres secouées. C'est affreux. On descend à la cave pour ne pas l'entendre il semble que se soit la fin du monde. Nous sentons que l'action va être décisive pour le sort de la ville.

7 h soir. Le combat cesse et comme toujours après une grande bataille, il pleut à torrents. La victoire est aux français. Ils entrent coucher à Reims. Les allemands fuient. Quelques uns en passant devant la maison chantent et envoient 3 bombes inflammables sur les greniers à fourrage près de nous. 5 minutes et tout flambe c'est un feu d'enfer. ~~Us~~ les ennemis ne pouvant tout emporter brûlent les restes et nous font ainsi leurs adieux. Nous nous endormons à la lueur de l'incendie en remerciant la sainte Vierge d'avoir délivré la ville.

Dimanche 13

Je souligne le mot dimanche car tous durant cette guerre, ont été des jours terribles.

Dès le matin, on est tout à la joie de voir circuler les soldats français on leur fait ovation partout. A 7 h me trouvant entre la porte ouverte, je suis saluée et rend le salut de la tête et des mains à tout un bataillon de chasseurs à cheval. Ils sont heureux nous aussi.

A midi hélas, le tableau change. Les allemands en fuyant se retournent et envoient des obus sur nos soldats si joyeux tout à l'heure. 2 détonations formidables éclatent tout près de nous au commencement du dîner des vieillards. On se précipite dans les caves. A peine y sommes-nous que l'on sonne très fort à la porterie. Les obus de tout à l'heure ont atteint une vingtaine

de soldats près de la maison. Les majors nous les portent pour faire les premiers pansements. L'un de ces malheureux a les 2 bras broyés. Il meurt au bout de 3 heures il reçoit les sacrements. Lui, et tous ses camarades sont dans les meilleures dispositions.

Je vois pour la 1^{ère} fois des blessures horribles et cela sans sourciller. Moi qui ne pouvais voir une goutte de sang sans m'évanouir, je ne me reconnais plus, et fais tout mon possible auprès de ces pauvres garçons. En chacun d'eux je crois voir Noël...durant 3 heures, notre réfectoire

nos parloirs sont transformés en ambulance.

14

Les allemands en quittant Reims sont allés hélas occuper les forts qui entourent la ville et pas assez tôt occupés par les français. C'est un grand malheur car de cette position ils bombardent la ville. On essaie de les sortir de là. Le bruit est épouvantable mais les français sont maîtres de Reims. Ils ont passé la journée d'hier à fouiller les caves et a sortir de la plusieurs milliers d'allemands. On fusille sur place quantité d'espions.

Des régiments de renfort nous arrivent. Notre maison reçoit en grand nombre. Nous sommes en plein champ de bataille le quartier de Bétheny est celui des opérations placé entre les forts et la ville. Le bruit des 2 feux est si terrible que nous passons une partie de la journée à la cave. Chaque soir plusieurs grands incendies sont allumés, en ville par des bombes incendiaires. Chez nous, aucun dégât encore. Nous trouvons des éclats d'obus tombés sur le quartier. Le bon Dieu nous garde visiblement. Plusieurs personnes de Bétheny viennent se réfugier chez nous. Entr'autres un bon Père jésuite qui dessert une petit chapelle et a créé une sorte de paroisse que l'on appelle le « petit Bétheny ». Avec son vieux confrère et M^r l'aumônier nous avons donc chaque jour 3 messes. M^r l'aumônier est revenu chez nous dans un état de frayeur à faire pitié.

Le 16

A 3 heures après-midi commence le bombardement en règle systématique de la ville. Les 1^{ères} bombes tombent sur notre quartier devant nous. On se précipite à la cave. C'est affreux il semble que c'est la fin du monde. A la nuit le feu cesse. La nuit se passe assez tranquille 200 soldats environ de ceux qui gardent Bétheny viennent demander à passer la nuit. On les installe pour le mieux en partie dans la salle des femmes laissée vide après le départ de l'ambulance. A 4 heures du matin nous sommes réveillés en sursaut par la canonnade on descend en hâte et je m'adresse au 1^{er} soldat que je rencontre : est-ce le canon français ou allemand ? C'est l'allemand dit-il. Je préviens la Bonne Mère qui commande de faire descendre tout le monde à la cave même les plus infirmes. Les soldats nous aident avant de repartir. A 6 h tout est prêt. A 7 h la 1^{ère} bombe qui atteint la maison tombe dans la salle des femmes occupée il y a une heure par nos soldats. D'autres lui succèdent toujours sur l'aile des femmes. On descend le Saint Sacrement à la cave que l'on évite de quitter tout tremble et craque le bruit est horrible. Nous passons une journée d'enfer. Nous demandons le soir, ce qu'il peut bien rester debout encore dans la ville. A la nuit le

bombardement cesse. On nous porte quantité de soldats blessés pour faire chez nous étant tout près du champ de bataille les 1^{er} pansements, on les conduit ensuite dans les hôpitaux. Nous passons ainsi une grande partie de la nuit à circuler dans la maison, quelques petites sœurs et nos bonnes femmes qu'il est impossible de laisser remonter dans leurs dortoirs s'étendent à la cave et dorment au bruit d'une bataille acharnée qui se livre sur le grand Bétheny. Nous distinguons canons mitrailleurs et coups de fusils.

Jeudi 17 même chose qu'hier les bombes continuent à pleuvoir. La maison, le jardin en reçoivent. Dans nos caves où nous sommes entassés près de 300 la prière est ininterrompue. Le Saint Sacrement est au milieu de nous sur une table.

Toute la semaine ca continue ainsi c'est une longue agonie. Le samedi, la façade et la chapelle sont atteints par un obus énorme la voute vole en éclats les poutres en fer vont dans le jardin.

Dimanche 20

Nous avons toujours redouté le dimanche. Ces jours là nous amènent chaque semaine redoublement de malheur. En effet, ce matin notre maison est tout spécialement visée par l'ennemi. La raison est que l'artillerie française est placée tout autour de nos murs et la maison en quelque sorte une caserne. On tire sur nos

batteries et, nous recevons tout cela. Pour combler le tout, outre les canons ordinaires que nous sommes habitués à entendre, une énorme pièce d'artillerie maritime vient se poser près de la maison. Chacun de ses coups la secoue comme un tremblement de terre et fait tomber toutes nos vitres.

Le Père de Bechword le bon vieux jésuite nous donne pour la seconde fois depuis 2 jours l'absolution générale. A la cave, la scène est de celle qui ne s'oublie pas. Et ce soir il faudra un miracle pour que la maison ne soit pas incendiée chacun le comprend. Nous sommes au milieu des soldats français et les allemands allument là où ils ont besoin de voir. Quelques uns parlent d'évacuer mais où aller ? pour ma part j'aime mieux brûler chez nous que d'être écrasée sur la rue.

21. la maison n'est pas brûlée. sera ce pour ce soir ? la journée est un peu plus tranquille qu'hier et la grosse pièce s'est placée plus loin nous sommes moins secouées. Le bombardement de la ville continue.

22 toujours même chose :

Ce matin une bonne occasion que j'ai saisie par les cheveux. Parlant à un soldat j'appris que la correspondance militaire se fait assez bien.

Du moins ce qu'ils envoient, eux, ne reçoivent presque rien. Il me propose d'envoyer nos lettres mélangées avec les leurs, par le vagemestre militaire qui va passer dans quelques minutes. Vite, je parcours la maison et dis la chose

à la Bonne Mère et à chaque petite sœur qui se précipite pour écrire quelques mots. On écrit aussi à la Tour et à la Bonne Mère Provinciale. Personne ne sait ce que nous souffrons depuis un mois.

Pour moi dans un style de télégramme je dis que nous sommes toutes vivantes. Je ne voudrais pas manquer l'occasion de rassurer sur mon compte ni dire dans quelle agonie nous vivons. Mon Dieu portez vous-même nos lettres.

La maison sert de refuge aux soldats qui se cachent dans les caves et se remplacent aux tranchées de Bétheny. Ils partent pleins de courage le matin et nous sont souvent rapportés blessés le soir. Hier 140 étaient étendus dans notre cour on leur faisait le 1^{er} pansement. Plusieurs petites sœurs et j'en étais leur distribuaient des couvertures, des bouillons etc. la plupart étaient gravement blessés la journée a été mauvaise pour eux. Environ 500 ont été sacrifiés aujourd'hui inutilement c'est d'une tristesse navrante.

Cet état continue chaque jour de la semaine.

Samedi 26

Toujours entassés dans nos caves infectées nous subissons le bombardement continu nous demandant à chaque instant si la maison va crouler sur nous ou brûler.

A midi, on appelle la Bonne Mère en hâte au

parloir. C'est un envoyé de la mairie qui transmet l'ordre formel d'évacuer le jour même étant dans la zone la plus dangereuse. On est étonné que nous soyons encore là et on ne répond pas de la maison. Il nous faut aller à l'autre extrémité de la ville au collège Saint-Joseph dont l'aumônier est un de nos meilleurs amis et confesseur. On fait en hâte diner les vieillards et quelques petites sœurs vont conduire par groupes les plus valides. La mairie fera à la nuit transporter les infirmes en voitures. Je fais partie du 1^{er} groupe. Jamais je n'oublierai le chemin de croix que nous avons fait là !...

le bon père vient au devant de nous dans la rue et nous reçoit à bras ouverts. Mais quelle maison. Il nous faudrait plus de 200 lits il n'y en a pas un. Il est 5 heures. Nous nous mettons à l'œuvre. A 9 h nos vieux sont couchés tant bien que mal.

Le dimanche 27

La journée se passe à installer. C'est un travail inouï. Après nos 15 jours de cave nous avons des figures de spectres. On ne tient plus debout. Cependant il faut agir et vite. La Bonne Mère va et vient d'une maison à l'autre quelques infirmes non transportables et quelques petites sœurs sont restés à Bétheny sur la promesse des majors et officiers qui y sont aussi, de sauver tout le monde en cas de feu.

Depuis l'état de siège et le bombardement la

ville et la manutention militaire nous ont fourni du pain. Mais il faut risquer sa vie pour aller le chercher loin et tard le soir. Le brave père d'Halloin qui se dévoue outre mesure pour nous et les soldats, fait souvent nos corvées et toutes nos commissions à la mairie l'état major etc Il fait beaucoup de bien aux soldats va les assister sur le champ de bataille les soigne, en fait transporter qui resteraient sans secours.

Aucun civil ne circule sur Bétheny on ne peut même aller chercher les blessés. Le brave père se multiplie et vit au milieu de la mitraille sans la moindre peur. Matin et soir il est chez nous et prêt à faire tout ce que personne n'ose faire. C'est un saint chacun le pense et le dit.

Ici à Saint-Joseph il nous semble être dans un autre pays. On entend cependant le canon fort et les bombes allemandes mais de plus loin et rien ne touche sur la maison qui est très étendue. Les pères ont cependant jugé prudent de descendre aussi le Saint Sacrement à la cave. C'est là que nous entendons la messe. Et que nous descendons quand nous entendons les bombes éclater tout près.

Cependant nous nous sentons revivre mais nos vieillards ne prennent par le dessus ils meurent comme des mouches.

1^{er} octobre. Saint Remi va-t-il délivrer la ville ?....

Hélas le bombardement continue moins dense mais d'une façon irrégulière. Tantôt ~~le matin~~ à une heure tantôt une autre matin soir et

parfois la nuit ce qui ne se faisait pas dès le commencement. Ici toujours rien. Le bon Dieu nous protège si visiblement que chacun le constate. Malgré toutes les chances que nous avons eu d'être tués 100 fois pour une, personne n'a eu une égratignure. Excepté nos poules qui ont reçu des éclats et que nous avons mangées de bon appétit nos autres bêtes n'ont pas eu de mal. Je ne tiens plus mon journal d'une façon bien régulière nous nous installons petit à petit. Cela ne ressemble en rien à notre vie habituelle mais à la guerre comme à la guerre. Jamais nous ne l'avons dit avec tant de vérité. Plusieurs jours durant, nous n'avons pu dire notre office ni faire nos prières de règle. Et ici comme à Bétheny on se couche tout habillé quand on monte dans nos chambres. Nous passons souvent aussi la nuit à la cave. Sur des chaises. C'est froid et humide. Mon Dieu c'est pour la France et nos soldats qui souffrent plus que nous.

4 octobre

Son Eminence était venu voir les Pères nous a trouvées chez eux et a été heureux de nous voir et de savoir comment les choses se sont passées pour nous. Ce bon Cardinal parti pour le conclave avant l'entrée des allemands à Reims n'y a pu revenir que ces derniers jours avec bien des difficultés. Il a parcouru la pauvre ville écrasée et brûlée en pleurant. C'était navrant.

il a eu cependant la consolation de retrouver ses grands vicaires qu'il croyait avoir été fusillés ~~ils~~ ~~ava~~ on lui avait dit cela en voyage mais heureusement c'était faux. Ces messieurs ont seulement été pris comme otages avec une centaine d'autres notabilités de la ville pour assurer la sécurité de sortie de l'état major allemand et relâchés ensuite. L'état major avait dit : « si on ne nous laisse sortir en sécurité ils seront pendus ». dites fusillés répliqua-t-on.

- non, non pendus !.

Le 6 Notre bon Cardinal est revenu tout exprès pour avoir des nouvelles des petites sœurs de Sedan. Notre Bonne Mère provinciale s'étant adressée à lui pour savoir quelque chose de nous et de nos petites sœurs de là bas. Hélas elle est sans aucune nouvelle de personne. Le cardinal va lui écrire ce qu'il sait de nous mais ne pourra rien dire de Sedan.

Le 8

La Bonne Mère provinciale nous envoie M^r l'aumônier de Saint-Laurent qui se risque bravement à faire le voyage. Nous sommes bien heureuses d'avoir aussi des nouvelles et l'on saura ce que nous faisons. Nos supérieures majeures ont un souci terrible pour nous et n'ont rien pu recevoir ni rien nous faire parvenir.

M^r l'aumônier qui nous est très dévoué et au courant de toutes nos habitudes visite d'abord notre maison de Bétheny et se rend compte de ce qu'il sera

bon de faire pour l'évacuation d'une partie des vieillards et la restauration de la maison et l'installation des parties habitables pour quelques vieillards. Il vient ensuite nous voir à Saint-Joseph constate la bonne volonté de ceux qui nous reçoivent mais l'impossibilité de rester longtemps dans un état pareil. Il manque tant de choses à notre installation de fondation. Dans l'après-midi il va avec la Bonne Mère voir son Eminence à peine arrivés le bombardement commence dans le quartier où ils sont. Les bombes touchent si près et avec un tel fracas que la visite au cardinal se passe à la cave. Ils reviennent enfin au risque d'être tués en chemin M^r l'aumônier rapporte un éclat qu'il ramasse tout brûlant. En arrivant à Saint-Joseph il nous rejoint à la cave des pères où nous sommes descendus. Il est tout impressionné et bien moins rassuré et fier qu'il n'était avant. Nous ne sommes pas fâchés qu'il ait vu de près ce qu'il en est.

Devant repartir demain il emportera nos lettres jusqu'à Paris. Je m'empresse d'écrire à mes sœurs une longue lettre au crayon. C'est la 1^{ère} depuis mon petit billet écrit à la cave de Bétheny. Je suis plus contente de l'écrire qu'elles ne seront de la lire.

Le 10

M^r l'aumônier de Saint-Laurent n'est reparti que ce matin après bien des difficultés pour obtenir un laissez-passer et force démarches.

Je viens de recevoir ce matin 2 lettres qui m'ont

fait grand plaisir. Quoi qu'elles m'apprennent que Noël est blessé assez gravement depuis un mois. C'est Henri qui m'écrit et j'en suis doublement heureuse. Sa lettre est datée du 16 7^{bre} et Germaine qui revient de Rennes où elle a vu Noël. Ils n'ont pas encore reçu ma lettre d'avant-hier et sont bien inquiets pour moi.

Je m'empresse de répondre à Henri. J'écris aussi à Noël. Pauvre petit il a beaucoup souffert. Mais je respire. Il est bien soigné et maintenant loin du feu. J'avais si souvent pensé que peut être il était mort... merci mon Dieu. Mes lettres seront portées à Paris demain par un major.

11

Je reçois en même temps 2 lettres de Marie l'une du 14 7^{bre} l'autre de Rennes. Presque un mois de retard. Je n'avais encore rien de Marie. Elles ont maintenant ma lettre je pense et se rassurent sur mon compte. Heureusement elles ne sauront jamais quels horribles moments nous avons passés. Le dire et le penser de loin n'est rien. Il faut avoir vu pour bien comprendre. Nous avons vu aussi heureusement de bien belles choses grâce à Dieu et nos soldats nous ont édifiés bien des fois. Je ne mettrai pas ici tout ce que je sais de la foi et du retour à la religion je ne dis pas seulement de la majorité mais de la totalité de ces braves garçons. Depuis le début de la guerre, nous vivons avec eux pour ainsi dire et n'avons qu'à nous louer de leur conduite.

Leur présence nous a cependant causé beaucoup de tort sans qu'il y ait de leur faute. Car l'ennemi les voyant chez nous dans nos cours

et nos dépendances sans compter l'artillerie posée autour de nos murs, ne pouvait faire que de tirer sur la maison pour les atteindre. Nous étions ainsi en plein champ de bataille un jour entr'autres un aéroplane allemand passant au-dessus de nous vit le côté des étables rempli de soldats et de chevaux, il lança ses signaux habituels et une heure après 6 bombes mettaient nos établis à terre. La cuisine leur est ouverte jour et nuit et sert à qui veut de cantine. Nous nous multiplions autour d'eux pour les servir et le bon Dieu multiplie aussi chaque jour tout ce qu'il faut pour nos vieux et les soldats. C'est un miracle évident car nous ne manquons jamais du nécessaire et les guéteuses ne peuvent sortir.

En ville que de gens manquent de tout. Nos soldats vident aussi la lingerie beaucoup d'entre eux ont tout laissé en Belgique où ils ont du reculer et nous leurs donnons chemises caleçons etc. le bon Dieu y pourvoira.

18 Je passe la journée à Bétheny la semaine a été plus calme. Hier les allemands n'ont pas envoyé de bombes sur la ville. Je n'entends en ce moment que l'artillerie française et je réponds à Germaine dont je viens de recevoir une lettre chargée. Elles ont reçu ma lettre du 8, je suis contente. Mais Noël hélas risque de rester paralysé s'il n'est opéré.

Le soir je reçois également une lettre de Marie les pauvres petites pensent à moi je le leur rends bien.

Si j'écris ce petit journal c'est pour elles et non pour moi qui aurai de bonnes raisons pour me souvenir de la guerre.

Les choses tirent en longueur. Les ennemis sont peu nombreux par ici mais ils conservent leur position qui est la bonne. Toutes les tentatives que font nos soldats pour avancer sont à leur désavantage. Hier, 400 noirs ont été sacrifiés ainsi. On ne voit pas la fin de cet état de choses. On se bat presque toutes les nuits. De petites batailles qui ne font guère autre chose que d'empêcher les allemands d'avancer et de rentrer à Reims.

Notre maison est toujours l'endroit préféré de nos soldats. Tour à tour ambulance, poste de secours, cantine, refuge de nuit, cette semaine elle a été enfin choisie pour recevoir l'état major et ses bureaux, le porte drapeau et sa garde. Tous couchaient et mangeaient ici entre les batailles. Ils nous ont aussi rendu bien des services.

Dans la maison, déblayage, étayage etc, le lieutenant porte drapeau a voulu pour s'amuser et nous rendre service arranger l'horloge arrêtée depuis le bombardement. Je ce soir je lui disais : « M^r je vous félicite de votre poste d'honneur et je vous souhaite de rapporter votre drapeau avec la victoire. eh ! oui dit-il. de le rapporter surtout ! et il ajouta : nous regrettons de

vous quitter ce soir nulle part nous ne serons reçus comme chez vous » c'est aussi ce que nous ont dit tous ceux auxquels nous avons rendu

quelques services. Ils promettent d'écrire, de revenir nous voir etc. depuis une quinzaine les quêteuses en nature sortent pour leur quête en évitant les quartiers dangereux. Les soldats les saluent bien haut et de loin. Des officiers ont fait ranger des bataillons entiers pour laisser passer notre pauvre voiture. Mais surtout ils font la consolation du brave père d'Halloin.

Le dimanche il dit sa messe dans ce qui reste debout de l'église de Bétheny c'est-à-dire la chapelle de la Sainte Vierge au milieu des tranchées. Tous les soldats sont là le général et les officiers au 1^{er} rang le capitaine sert la messe presque tous communient ils adorent leur aumônier volontaire mais aussi ils le voient à l'œuvre sous la mitraille. Il nous disait ces jours ci : « je ne donnerais pas toute ma vie de jésuite pour ces dernières semaines de guerre. Je n'ai jamais été aussi heureux ».

25 La semaine s'est passée assez calme.

Quelques batailles de nuit les gros canons français ébranlent tout. Les allemands ont encore répondu par des bombes il y a 2 nuits nous étions sur le point de descendre dormir à la cave, car elles tombaient tout près de nous. On voit chaque jour des batailles aériennes entre avions. Les avions allemands volent au dessus de la ville en jetant des bombes ils détruisent tant qu'ils peuvent. Nos aviateurs les poursuivent et en font tomber un presque chaque jour.

Rien d'étrange comme nos 2 maisons a chaque extrémité de la ville. La Bonne Mère vient à Saint-Joseph 2 ou 3 fois par semaine. C'est à qui l'aura. Combien nous serons heureuses quand nous pourrons enfin nous retrouver ensemble. Hélas, nous ne voyons pas encore quand reviendra notre tranquillité perdue depuis 3 mois.

Maintenant on commence à s'occuper de l'évacuation de 80 vieillards pour Paris. 35 femmes 45 hommes mais il faut pour cela que les allemands soient partis de Reims et les trains remis en marche.

On prépare parait-il une grande bataille pour en finir. Quantité de soldats arrivant.

Vendredi 30

Je passe la journée à Bétheny. Les batailles et attaques de part et d'autres se sont continuées toute la semaine. Nous vivons au bruit continu du canon. Mercredi pendant l'oraïson des bombes allemandes sont tombées sur la ville comme une pluie. 54 je crois en une heure nous n'avons pas bougé de notre exercice mais quelles transes !

Ce matin, j'ai pu travailler tranquillement dans mon emploi, mais cet après midi à partir de 2 h ½ les bombes tombent tout autour de nous a quelques mètres. Les allemands tirent sur la maison qui nous fait vis-à-vis ils

savent qu'il y a là une ambulance.

à 3 h je descend à la cave. C'est la plus mauvaise journée depuis notre évacuation les bombes françaises et allemandes passent en sifflant sur la maison e'est beaucoup tombent tout près.

A 5 h le feu cesse. Nous n'avons pas été atteints merci mon Dieu.

Samedi 31

Dès le matin le combat recommence comme hier. La Bonne Mère ne veut d'abord pas me laisser repartir pour Saint-Joseph comme tous les samedis cependant il y a un moment d'acalmie et je pars. Mon petit voyage se fait heureusement. Les bombes recommencent à pleuvoir sur Bétheny et les environs. Dans la journée nous apprenons par un père jésuite

qu'une bombe inflammable est tombée sur notre maison de Bétheny mais que le feu est éteint. Le soir la Bonne Mère nous envoi un petit mot pour nous tranquilliser. Leur journée là bas a été terrible mais la bombe inflammable tombée dans le grenier n'a pas brûlé grand-chose car on a été éteindre tout de suite.

Dimanche 1^{er} novembre

Les bons saints vont-ils venir à notre aide ? Espérons. Tous ces jours derniers

Les allemands nos voisins n'ont été si méchants que parce que les français les attaquent davantage. Ils font sauter et rasant ce qui reste des villages où les allemands se cachent. Tous les jours nos grosses pièces rasant ainsi l'un de l'autre endroit ce qui ne fait pas l'affaire des allemands qui se vengent sur la ville.

Pauvre Reims !... les noirs vont de l'avant sans rien craindre on a même de la peine à les retenir. Aujourd'hui on va parait-il faire une grosse attaque offensive pour se débarrasser à tout prix il y a du renfort. Des soldats et de gros canons. Mon Dieu venez à notre aide.

A Saint-Joseph nous passons un pauvre jour de fête. La Bonne Mère n'est restée à Bétheny qui risque plus que nous. Nous ne savons que c'est la toussaint qu'en voyant le calendrier une petite messe basse où nous ne pouvons même pas lire car il n'y a plus de gaz nulle part ! (l'usine à gaz est sautée comme tout le reste). Mais cela est peu de chose et nos sacrifices bien petits a coté de ceux de ces pauvres garçons qui se battent. Heureusement ils ont maintenant l'avantage sur toute la ligne et il y a bon espoir pour l'heureuse issue de cette guerre. Ce que j'en ai vu et entendu

dépasse ce que je puis écrire. On s'est battu à la bayonnette dans notre rue nous entendions dans la maison les cris affreux des blessés etc etc

4 9^{bre}

Depuis plusieurs jours cela va de ma en pire. Les allemands se remuent beaucoup et font des efforts pour rentrer dans Reims. On avait eu un peu d'accalmie pendant 15 jours et l'on en profitait pour faire les réparations les plus urgentes. Mais travaux inutiles. Depuis 3 jours les bombes recommencent à nous atteindre. Une tombée hier (3 9^{bre}) devant notre porte a fait de nouveau sauter toutes nos vitres de façade brisé le mur, cassé des fenêtres etc.

A Saint-Joseph nous en avons entendu toucher si près de nous et avec un bruit si formidable que nous nous préparions à descendre à la cave quand cela a cessé.

Ce soir je vais à Bétheny avec la Bonne Mère. Je n'ose plus y aller toute seule. Il y a de quoi mourir de frayeur à traverser la ville.

Chaque jour on compte quantité de morts et de blessés. C'est intolérable une situation pareille et on n'en voit pas la fin.

5 9^{bre}

Aussitôt arrivées à Bétheny pendant un moment de calme je me mets à l'ouvrage mais à 8 h ½ le soir la bataille commence terrible. Les canons français sont tout près de la maison et portent d'instant en instant, bientôt les allemands répondent en bombardant dru et serré, les premiers coups touchent tout près de nous nous descendons pour passer la nuit à la cave dans laquelle nous entendons quoique plus en sécurité, passer en sifflant tous les obus sur la maison. On a la chair de poule. A 10 h ¼ tout cesse nous remontons au dortoir. Plus avant dans la nuit de formidables détonations françaises se font entendre sans réponse des allemands.

Le 6. 6

La camonade réciproque se continue une partie de la journée.

Le 7. la nuit a été plus calme que la précédente. Je reste encore aujourd'hui à Bétheny.

Le 8

Je reviens à Saint-Joseph. Ici on n'est pas comme à Bétheny entre les 2 camps opposés on entend le bruit de plus loin et la maison est encore indemne.

Nous passons tristement notre dimanche sans Bonne Mère et en préparant pour demain

le départ de 80 vieillards et 2 petites sœurs.

Les bombes sont encore tombées en ville cette nuit. La situation devient intolérable à Reims. Après une semaine semblable on parle d'évacuer la ville complètement. En vérité ceux qui sont obligés de restés sont en de mauvais draps. Je trouve à grand peine le temps d'écrire un mot à Henri et à mes sœurs.

9.

Je reviens de la gare. Nous venons d'expédier nos 80 vieux dans un petit train spécial mis gracieusement à notre disposition tout exprès. Les reverrons-nous ?

Ils seront toujours plus tranquille que nous mais c'est bien triste une vie pareille on se demande avec anxiété comment cela finira.

Dimanche 15.

Jusqu'à jeudi la semaine s'est passée assez tranquille à Saint-Joseph mais non à Bétheny. Là, le bombardement et les canons sont continuels on ne sait où se mettre.

Le jeudi soir, je suis allé comme chaque semaine à Bétheny. L'après midi y avait été terrible, cependant la nuit fut calme et je dormis tranquillement sans me douter que pendant mon absence les bombes qui jusqu'alors n'étaient pas

encore tombées sur Saint-Joseph l'ont atteint à 10 h. du soir au moment où chacun dormait son premier sommeil. La 1^{ère} tomba sur le trottoir tout contre une aile de bâtiment où couchaient environ 500 soldats ~~et~~ c'était eux qu'on visait. La ~~bruit~~ détonation fut si formidable que environ mille vitres tombèrent du coup chacun se précipita à la cave petites sœurs, vieillards, soldats et pères jésuites on était terrifiés dès le lendemain de grand matin un vieillard vint nous porter la nouvelle à Bétheny. De cette affaire on n'est plus en sûreté nulle part on s'est logé et entassé de son mieux dans les endroits les moins exposés mais nous avons encore là, environ 100 vieillards. Ne serons-nous pas obligés de les évacuer aussi ?...

La ville continue à recevoir les bombes continuellement. Elles tombent maintenant sur la gare, sur tous les quartiers indemnes jusqu'ici, en plein marché etc chaque jour quantité de victimes d'incendies et de ruines c'est épouvantable.

Aujourd'hui dimanche nous sommes de nouveau assez tranquille quoique sur le qui vive continuel et le bruit ininterrompu du canon. Je suis de nouveau à Saint-Joseph la Bonne Mère vient de me remettre une lettre de Germaine qui se tourmente pour moi.

elle a peur que j'ai faim et froid. Il est vrai que je n'ai pas faim nous avons bien le nécessaire de ce côté mais il fait très froid dans une maison dont toutes les vitres sont cassées et ce dont elle ne parait pas se douter, c'est que surtout on meurt de peur étant continuellement sous le coup d'une mort épouvantable. Elle me dit que les journaux ~~parlent~~ disent que la ville a été encore bombardée le 1^{er} et le 2 de ce mois. C'est journaux là pourraient dire avec beaucoup plus de vérité que nous sommes au 60^{ème} jour de bombardement continuel.

Notre vie de communauté ne ressemble à rien de ce qu'on peut imaginer. Nous passons nos journées à nous organiser et emménager ici et là, de la cave aux mansardes, à traîner des lits et

des matelas on descend à la cave pour la messe depuis qu'une bombe a fait sauter la fenêtre de la chapelle.

Quelques mètres plus loin, elle enfonçait le sanctuaire sur la droite on entrait au milieu des soldats à sa gauche. Le personnel du collège a eu là un échantillon de ce que nous avons eu à Bétheny. On rit un peu moins de

nos frayeurs maintenant. De plus nous sommes tellement au milieu des soldats que nous sommes pour ainsi dire en caserne. Quelquefois 1000 soldats sont dans la maison avec nous et en vérité, là comme chez nous ce sont eux que l'on vise et nous en subissons les conséquences.

Nos vieillards, après avoir beaucoup souffert de leur séjour de 2 semaines, dans nos caves sont très affaiblis et ébranlés par ces secousses. Ils meurent en grand nombre quant à nous, impossible de dire l'état d'énervement et de fatigue où cela nous met. Je ne sais ce que nous deviendrons toutes si cela dure et on nous assure que c'est pour des mois encore.

17^{bre}

Quelle horrible nuit nous avons passée ! à 10 h réveillées par les bombes nous avons du descendre dans la cave pour terminer la nuit en grelotant. Toute la journée à ressemblé à la nuit le quartier bombardé d'une façon épouvantable. Cependant Saint-Joseph nous a gardé rien n'est tombé sur le collège sinon des éclats. Les avions allemands ont passé et repassé sur nous en lançant leurs

signaux. Tout présage une nuit terrible aussi tout le monde pères frères etc se prépare à passer de nouveau la nuit à la cave. On nous permet aussi d'y faire descendre les vieillards. Ils meurent de peur. Pour ma part, voyant tout le monde descendre je ferai de même malgré que je sois déjà bien fatiguée de la journée et de la nuit précédente.

18

La nuit a été moins mauvaise qu'on avait supposé. Vers minuit, n'entendant rien je suis montée toute seule me coucher tout habillée sur mon lit et n'en suis redescendue que pour la messe dite à la cave. Tout le monde est brisé et fatigué la Bonne Mère qui vient d'arriver de Bétheny convient avec nous qu'il est impossible de continuer à rester ici maintenant que le collège est visé aussi va-t-on s'occuper d'une nouvelle évacuation. Quel souci ! quel travail que de peines pour nos vieux. La Bonne Mère m'emmène finir la semaine avec elle à Bétheny merci mon Dieu.

20

Je suis à Bétheny. Les obus français et les allemands se croisent en sifflant sur

la maison. C'est terrifiant cependant, il faut bien travailler et circuler sous cette mitraille on ne peut toujours vivre à la cave. Mais on en devient sourd.

La Bonne Mère sort pour demander les laissez-passer et autorisation d'évacuer. Ce qui ne s'obtient pas facilement et est refusé à bien du monde. Chacun voudrait s'enfuir. En ce moment il reste environ 1 tiers de la population les victimes du bombardement se comptent chaque jour par 50 et plus. C'est affreux. Le soir, la Bonne Mère revient en disant que l'on va évacuer Saint-Joseph complètement mais hélas ! en envoyant les vieillards à Paris il faut aussi envoyer quelques petites sœurs. Cette fois ci, suis-je du nombre de celles qui sont désignées pour quitter cette pauvre maison à l'agonie et où toutes nous avons souffert ? ... je veux et ne veux que ce que le bon Dieu voudra.

21. fête de la Sainte Vierge, jour de récréation c'est ma fête.

Je dois partir.... Nous sommes 9. Je n'ai rien vu d'aussi triste que cette pauvre journée de récréation. Je suis

à Bétheny pour préparer le départ. Ce sera affreux que ce départ de nos pauvres infirmes même les plus impotents. Il ne doit rester ici que les malades qui risquent de mourir en route et une vingtaine d'hommes valides en tout avec le reste de la communauté 50 personnes. Là où il y a 4 mois nous étions près de 300.

Ce sera pour jeudi. Quels jours d'agonie et penser que le peu qui reste va risquer chaque jour d'être encore bombardé, brûlé ou évacuer de force, en pleine nuit peut-être ou cerné ~~ou~~ au milieu d'un champ de bataille c'est ce que l'on redoute le plus.

Je n'ai exprimé aucun désir et je ne sais définir moi-même si le sacrifice serait plus grand de rester que de partir.

Nous savons par une petite sœur revenue de Saint-Joseph ce soir que la journée la bas y a été affreuse. On a du passer son temps à la cave. Il est temps d'évacuer

cette maison où nous avons été recueillies avec tant de charité et où nous avons été relativement tranquille 5 semaines puis 3 autres semaines en grand danger il y aura juste 2 mois jeudi pour de l'évacuation complète que nous y sommes.

Il ne reste pour terminer ce journal qu'à dire un mot du prochain voyage. Quelle terrible journée ce sera. Voitures, changements de lignes etc et nous serons 103.

Ce que j'ai dit ici en quelques lignes ferait un livre bien gros si j'avais tout écrit et c'est bien loin d'exprimer les souffrances que nous avons endurées les angoisses mortelles de ces 4 mois qui je l'espère pèseront un bon jour dans la balance du bon Dieu.

Le 24.

Nous sommes arrivés hier soir à Paris après quelle journée ! ... et précédée de quelle nuit ! tout le monde à la cave excepté moi qui n'en pouvant plus, avait traîné un matelas sur le palier d'un escalier, j'entendais de là, les obus pleuvoir sur les maisons voisines et si près que je fus sur le point de descendre aussi, avant 5 heures j'étais à la chapelle. Prévoyant un besoin extraordinaire du bon Dieu ce jour là. A 7 heures de grands breaks se remplissaient dans la rue de nos pauvres vieux, même les plus infirmes sous les yeux de tous les gens du quartier. Entassés et pressés nous fîmes 5 kilomètre pour atteindre la petite station où nous devons prendre le petit train de banlieue mis tout exprès à notre disposition et allant jusqu'à Dormans après 3 h de trajet. La, 3 heures d'arrêt et transbordement pour prendre la grande ligne de Paris. Je n'essaierai pas de peindre le tableau que produisait notre pitoyable caravane. 9 petites sœurs dont 1 en enfance complète, une infirme, et les autres ne valant guère mieux pour transporter d'un train dans l'autre nos pauvres infirmes. Heureusement, les soldats et tous les employés étaient d'une bienveillance et charité vraiment admirable, nous aidaient portaient nos infirmes, les roulaient etc.

Pendant que notre saint et brave père d'Halloin se chargeaient des démarches, des passeports et toutes commissions, là des soldats de toutes armes et costumes cuirassiers dragons indiens etc et plus de mille personnes nous regardaient de tous leurs yeux n'ayant jamais vu pareille chose.

Enfin tout le monde est casé et part. on arrive à 8 h à Paris. Là la Bonne Mère provinciale et plusieurs Bonnes Mères et petites sœurs attendent. Une armée d'employés et de gens de la Croix Rouge s'empresse à transporter nos vieux. Nous sommes bien touchées d'un accueil pareil. Les Bonnes Mères veulent toutes avoir quelques uns de nos vieux. On en envoie à Chartres, Orléans, Blois, et Saint-Laurent garde les plus infirmes. C'est là aussi que 5 petites sœurs dont je suis, vont se reposer, faire leur retraite, et attendre en paix leur prochain départ pour une autre maison.

Après 3 jours nous avons reçu une lettre de la Bonne Mère de Reims, nous disant que le bombardement continue et que le jour de notre départ, aussitôt que la dernière voiture était partie du collège, que la rue et tout le quartier où nous venions

de passer avait aussitôt été bombardé un hôpital que nous avions vu au passage avait reçu une bombe qui avait tué 20 vieillards, pendant que nous étions sur la route allant à Dormans. Nous voyons bien combien le bon Dieu nous aime et nous a préservé jusqu'au bout.

A 11 heures nous étions au lit et nous nous déshabillons entièrement pour la 1^{ère} fois depuis 3 mois !...

On est tout étonné de ne plus rien entendre, de voir du gaz, de revivre notre vie de communauté.

Non jamais on ne peut se figurer ce que nous avons vu entendu et souffert.

JMJ Mon journal fait d'une façon bien exceptionnelle et tous les 4 ou 5 jours en quelques mots seulement est bien loin de dire tout ce qui se passait chaque jour en ville et dans la maison. En vérité, j'aurais pu remplir plusieurs pages chaque jour. Je viens de le relire après 4 mois de calme. Et je vois que d'après lui, il serait impossible de comprendre tout ce que j'ai vu et éprouvé d'horreurs dans ces jours d'agonie. Du 4 au 26 septembre surtout. Il faut avoir vécu comme moi ces jours là... je sais maintenant que j'en ai davantage le temps, ajouter quelques détails en le suivant date par date.

1. dimanche 2 août.

La commission pour les chevaux nous arrive à la fin de la messe... Officiers, vétérinaires etc s'emparent (très poliment du reste) du vestibule des parloirs. De la cour. Tous les chevaux du département réquisitionnés vont défiler devant eux dans la cour, en attendant leur tour ils attendent avec leur propriétaires dans le grand champ qui est en face de nous. A partir de ce moment toutes nos portes étant grandes ouvertes et la Croix rouge augmentant le va et vient continuel, il ne faut rien moins que 3 portières continuellement. J'en suis une. C'est ce qui fait que très souvent à la porterie pendant la guerre j'ai vu et entendu bien des choses. J'ai été exposée bien des fois à être écrasée par les obus. J'ai causé avec quantité de soldats de tous pays. J'ai vu beaucoup de blessés, j'ai suivi les événements avec de tous renseignements. J'ai vu aussi de bien belles choses enfin j'ai fait des sacrifices et des actes d'obéissance qui m'eussent parus impossibles en d'autres temps et qui j'espère ont été comptés. Chacune de nous du reste s'est dévouée et dépensée au-delà de toute mesure. La Bonne Mère s'est conduite d'une façon admirable. La maison enfin a rendu de tels services aux soldats que tous, les chefs surtout ne savent comment dire leur étonnement et leur reconnaissance et comment faire pour la montrer.

Pendant tout le mois d'août nous avons été surmenées de travail. Entassées dans ce qui nous restait de place et nous trouvions que tout cela était bien pénible sans savoir que c'était encore des roses en comparaison de ce qui nous restait à subir.

Je reprends mon journal au 30 août. Ce jour là les trains se succédaient pleins de blessés mais qui étaient envoyés ensuite bien plus loin. Heureusement pour eux, car nos troupes reculaient et l'ennemi était aux portes de Reims. Notre maison se remplissait d'émigrés, de gens affolés et laissant leur village en flammes. Dans l'après midi, le bruit sourd du canon se faisait entendre sans discontinuer. M'efforçant pour ma part de me rassurer j'écrivis une lettre pour vous tranquilliser. Cependant malgré que l'on ait fait sauter tous les ponts l'état major allemand arrivaient le 3 7^{bre} au soir en pas de parade.

C'était d'une tristesse indescriptible. Mais nous n'avons pas souffert matériellement pendant la semaine de l'occupation allemande.

~~A la fin de la semaine~~ Dans le milieu de la semaine, on entend dire (il faut se contenter de ce que l'on peut apprendre au hasard car il n'est plus question de poste ni de journaux) on entend dire que l'on se bat avec acharnement et que cela va bien pour nous. On espère. En effet dès le jeudi nous voyons que les soldats allemands reprennent le chemin pour repartir. Dans notre rue car c'est leur chemin, commence un défilé immense de voitures tout le train des équipages, qui comprend des milliers de voitures, passent devant la maison. De ma fenêtre qui était au 2^{ème} pleine façade je vis ces milliers de casques pointus et ces casaques grises je voyais aussi se traîner péniblement des groupes de blessés à l'air si triste... Malgré tout ce sont des hommes pensai-je. La nuit du vendredi au samedi ils passèrent ainsi sans discontinuer mais ce bruit d'ennemis qui s'en vont nous réjouissait fort. Hélas, ils n'allaient pas bien loin, et la misère allait réellement commencer !....

Je suis mon journal au 12. Saint nom Sainte Marie.

Ce jour là je commençai par cette ligne : impossible d'oublier semblable journée. En effet, de toutes celles de la guerre c'est bien une de celles qui sont gravées dans ma mémoire. Cependant, ce jour là, la ville ne subissait aucun dommage. On se battait tout près, à 2 ou 3 kilomètres mais quelle bataille ! quel bruit. De nos fenêtres nous distinguions les 2 camps on pouvait voir l'explosion des projectiles. Le bruit seul ébranlait toutes les maisons. Les français voulaient

à tout prix rentrer à Reims. En effet à 7 h la bataille cessa tout à coup. Pour ma part, me trouvant fatiguée j'étais déjà couchée près d'une autre petite sœur fatiguée aussi. De nos lits nous suivions ce qui se passait. Nous avons ainsi entendu les derniers allemands qui fuyaient passer devant nous en ¼ d'heure après le dernier coup de canon et chantant car ils savaient bien qu'ils allaient se venger à ce moment là ils allumèrent le 1^{er} incendie celui des greniers de foin qui devait hélas être suivi de tant d'autres. De ma fenêtre j'ai pu voir tant de beaux monuments brûler... Mais, ce soir là devinant la victoire qui venait d'être gagnée et nous croyant délivrées pour de bon nous nous sommes endormies contentes quoique à la lueur d'un feu d'enfer. C'était ce soir là, la dernière journée de la bataille de la Marne qui venait de se terminer aux portes de Reims par la victoire.

Le lendemain dimanche 13. quelle bonne matinée on est si heureux de revoir nos soldats français. Je ne répète pas ici mon journal. Mais il est impossible que j'oublie jamais l'horrible spectacle de notre réfectoire transformé pendant notre dîner même que nous n'eûmes pas le temps de prendre, en ambulance. Et quelle ambulance. C'est très joli de soigner les blessés dans une ambulance bien organisée. Loin du front, quand ils sont déjà pansés et nettoyés. Mais ce jour là ils étaient blessés à notre porte même. C'est là un tableau que ces 20 pauvres garçons dont 1 mourut après 3 heures d'horribles souffrances. L'un d'eux prit une terrible crise de nerfs d'autres me demandèrent si là où ils étaient les obus pouvaient les atteindre encore.... Après avoir vu ses blessures béantes, j'allai laver à la fontaine le brancard sur lequel l'un d'eux avait été transporté. Un demi seau de sang était figé. Pas une minute, je n'eus le moindre soulèvement de cœur ni fatigue aucune. Tandis que des brancardiers s'évanouissaient presque. C'est pour Noël que j'offrais au bon Dieu mes sacrifices car à cette

heure où était-il ? n'avait-il pas besoin de soins lui aussi ? à l'heure où j'écris, je sais que lui aussi était blessé mais ce jour là j'ignorais tout et n'ai rien su qu'un mois plus tard.

Aujourd'hui dimanche 21 mars. J'interromps ce journal rétrograde pour dire un mot de ce qui se passe à Rouen. Après 3 mois de tranquillité, car depuis que je suis ici à part l'énorme mouvement militaire qui se fait dans la ville, car c'est là que les anglais débarquent et reçoivent leurs provisions qu'ils ont leurs ambulances et leurs casernes, rien d'anormal nous rappelait la guerre mais depuis 3 jours, les précautions que l'on prend ne semblent pas rassurantes et je sais trop ce qu'il en est déjà pour ne pas craindre. On parle entr'autres choses d'une flottille d'avions allemands qui se prépare à survoler la ville et on interdit la lumière le soir. etc nous sommes à la garde du bon Dieu. Et si je dois revoir ce que j'ai déjà vu il sera avec moi comme la 1^{ère} fois. Nous savons bien que l'ennemi n'est pas loin. Albert près d'Amiens est à 15 lieues d'ici à l'avance à tout....

Je reprends ce que je disais plus haut. C'est cette après midi du 13 qu'un major se confiera publiquement dans notre cour au père qui arrivait administrer le soldat aux jambes broyées d'avoir tué un allemand qui se rendait. A 4 heures tous les blessés étaient pansés et emportés aux ambulances. Mais notre réfectoire plein de sang ainsi que le couloir devait être lavé et réorganisé. Le lendemain matin nous y prenions notre déjeuner quand un gros obus tomba sur la maison à quelques mètres de nous avec un bruit de détonation effroyable. Ce fut le dernier repas jusqu'en 9^{bre} nous dûmes descendre manger à la cave sur nos genoux avec une chandelle plantée ici ou là. Notre vie de communauté ne ressemble bientôt plus à rien de ce qu'on peut se figurer.

Cependant le lundi 14 le bruit de notre artillerie tirant sur les forts occupés par l'ennemi est terrible. Le soir vers 7 h le feu cesse comme samedi et aussitôt une pluie torrentielle commence c'est ce qui arrive après les grandes batailles produit du déplacement d'air que font les canons.

Le 15 ce fut tout pareil.

Le 16.

Malgré le danger et le bruit continu des canons chacune de nous était dans son emploi et travaillait comme de coutume j'étais pour ma part au second dans ma lingerie ne pensant pas que j'y cousais pour la dernière fois. Entendant la Bonne Mère entrer dans son cabinet au dessous je descendis lui parler. Sa fenêtre étant grande ouverte nous causions regardant devant nous le champ labouré d'obus lorsqu'une détonation formidable nous fait sauter d'un bout à l'autre bout de la pièce. C'était une bombe qui venait d'éclater tout près devant la maison suivie de 3 ou 4 autres qui nous firent descendre à la cave. Nous venions de l'échapper belle à travers notre fenêtre. A peine étions nous à la cave que le vieux père jésuite vint nous annoncer que le bombardement systématique de la ville commençait et que certainement il ne resterait rien bientôt de la ville. On peut juger de ce que nous devons penser. Notre maison étant tout juste devant l'ennemi à l'entrée de la ville et en ligne directe avec la cathédrale. le soir vers la nuit le bombardement cessa. Alors divers incendies furent allumés en ville comme chaque soir par des bombes incendiaires et le bruit du bombardement fut remplacé par celui d'une bataille affreuse livrée à 1 ou 2 kilomètres de nous sur notre quartier même. On fit monter les vieillards se coucher mais nous pour la plupart nous avions autre chose à faire. nous entendions distinctement les coups de fusils les mitrailleuses. On nous portait les blessés. Nous devons recevoir et coucher de notre mieux ceux de nos soldats qui ne se battaient pas et demandaient à se reposer pour se battre demain. On en eut en quantité dans la salle des femmes laissée vide par l'ambulance. Le matin avant de partir ils nous aidèrent à descendre nos infirmes à la cave une demi heure avant la reprise du bombardement. Pour ma part je me fis aider par 3 d'entre eux à en descendre 2 femmes

énormes. Nous n'étions pas trop de 4 personnes dont 3 hommes pour opérer au transport dans ce petit escalier. A peine était-ce fini que ces braves garçons partirent. ~~Pour moi,~~ Heureusement... pour moi, rencontrant la Bonne Mère qui se multipliait et devait penser à tout, elle me dit d'aller ouvrir toutes les fenêtres du quartier des femmes. On prenait cette précaution pour que les détonations ne fissent pas sauter les vitres. La Bonne Mère ne pensa pas en ce moment qu'elle me faisait faire un acte d'obéissance dont je me souviendrai longtemps. Le bon Dieu aussi j'espère. J'allai donc parcourant toutes les salles, tous les dortoirs ouvrant une à une chaque fenêtre. Tout le monde était descendu. La messe commençait à la cave il était 6 heures et je pensais que j'étais là toute seule, sous le côté le plus exposé et que le bombardement pouvait commencer, je ne descendis entendre moi aussi la messe qu'après la dernière fenêtre ouverte ; et bientôt à genoux à terre à la cave j'étais à cette messe des catacombes dite sur une table faite d'une planche et 2 tréteaux qui plusieurs semaines devait être toute notre chapelle. Mais c'est à des messes comme cela que l'on prie. Que chacun des mots que l'on dit est une vraie prière. Et que bon seul le besoin de la communion là à genoux dans le 1^{er} coin venu, au milieu des vieillards, des tonneaux, des chaires percées même, chacun et chacune regardant ce pauvre autel trouvait là dans une ferveur inconnue aux lampes ordinaires, le courage d'accepter une horrible mort et tous les sacrifices d'une position sans pareille.

La messe finie à peine, les détonations commencent, terribles. Les obus pleuvent sur nous et autour. La salle des femmes, les dortoirs que je viens de quitter et qui étaient occupés une heure avant par nos bonnes femmes et des soldats sont écrasés. Tout saute, les pans de murs tombent le plancher de la salle des femmes est effondré la cave qui est en dessous est pleine de décombres on croirait voir un chantier de construction. C'est affreux. La statue de la Sainte Vierge seule est resté debout sur son socle elle n'a fait que changer de position faisant demi-tour sur elle-même, elle tourne le dos aux allemands. J'avais un peu raison d'avoir peur il y a un moment !....

De ce jour il fut impossible de remonter sans s'exposer à tout instant. Nous avons donc du faire de la cave notre séjour habituel quelquefois on se couchait dans les dortoirs quand on pensait être tranquille quitte à descendre bien vite mais nos pauvres infirmes durent rester là, jour et nuit bien des semaines. Pendant 15 jours surtout. Nous avons du ne pas bouger de là. Dormir souvent étendues a

terre. manger sur nos genoux, nous entasser pour faire autant que possible nos exercices de communauté dans un petit espace de 3 mètres carrés environ, en compagnie de M^r l'aumônier et de ma sœur qui ne nous quittait pas d'une semelle. Là, que nous avons reçu comme les marins dont le navire sombra par 2 fois l'absolution générale. Toute notre consolation était d'avoir la Sainte Vierge au milieu de nous et chaque jour 3 messes. Que de belles choses aussi nous avons vues dans ce pauvre et inoubliable coin ! que de conversions parmi les soldats qui occupaient avec nous les caves sous-sols et tous recoins de notre pauvre maison. Un officier ne manquait jamais de venir chaque matin avant de partir pour Bétheny (le champ de bataille) recommander ses hommes au bon Dieu et avec quelle ferveur il priait ! il nous a dit un jour que depuis qu'il faisait cela il n'avait perdu aucun de ses soldats.

C'est dans cette terrible quinzaine que nous avons pu, comme je l'ai dit dans mon journal au 22 7^{bre} écrire à la hâte un mot sur nos genoux avec une chandelle à nos familles. Nous avions 5 minutes pour le faire. De là le style télégraphique employé dans cette lettre.

((....., j'ouvre une parenthèse)

Je suis au 18 avril, c'est-à-dire 5 mois après les évènements que j'écris pour vous faire plaisir et non pour me les rappeler à moi-même. Et quelle dose de bonne volonté j'emploie pour faire cela !... jugez-en.

C'est dans les 1^{er} jours de 7^{bre} alors que nous habitons la cave et que tout craquait que j'eus l'idée d'écrire au crayon sur un chiffon de papier les principales péripéties de notre vie en pleine guerre.

J'avais un tonneau pour table on riait de mon idée. Le 26 7^{bre} ayant évacué pour aller au collège Saint Joseph, après les premiers jours d'une organisation incroyable et d'un travail fou, je retrouvai un peu de loisir et repris mon journal. Comme on avait donné aux petites sœurs les chambres, laissées vides par les professeurs et retrouvant un peu plus de sécurité, je recopiai sur un petit carnet fabriqué par moi, mes chiffons de papier et je continuais à écrire 2 ou 3 fois par semaine mais uniquement les choses de la guerre. Si j'avais voulu et pu écrire le journal de ma vie à moi. De ma vie de communauté !.... quel volume j'aurais pu faire depuis ces 8 mois. Non. Rien d'inimaginable comme cela. Ayant passé 10 mois à Reims, je tombai malade après avoir à grand peine remis un emploi en état. Une fois remise je quitte cet emploi pour en prendre un autre non moins en retard. Je commençai à m'y habituer quand la guerre éclate. Pendant que nous étions dans nos caves à nous demander ce que nous ferions si la maison brûlait et que l'on parlait d'évacuer, pour ma part, j'avais une telle frayeur de cela, que je disais que pour ma part j'aimerais mieux brûler dans la maison que d'aller n'importe où pour être écrasée dans la rue. Cependant, le 26 lorsque à 11 h du matin en plein bombardement on vint de la mairie nous donner l'ordre personnel d'évacuer immédiatement, je fus la 1^{ère} nommée pour partir, et, en tête du groupe de nos hommes, je dus traverser la ville en conduisant ou plutôt traînant nos vieillards dans un état de malpropreté et de fatigue incroyable. C'est bien la plus triste procession que l'on puisse imaginer. Tout le temps de notre séjour à Saint Joseph. Je n'essaierai pas de dire quels sacrifices j'eus à faire. Un des moindres était de traverser la ville sous les bombes chaque semaine pour aller et revenir de Bétheny. Durant 6 semaines nous avons été relativement tranquille enfin vint le jour où il fallut aussi quitter le collège après 15 jours horribles. Il était impossible de rester là. Et je fus nommée pour partir. Je ne ferai pas ici l'histoire de cette journée pendant laquelle nous avons du transporter de voitures en wagons, et de wagons en voitures nos pauvres vieux les plus infirmes c'était affreux et en même temps si beau pour les spectateurs qui nous virent tout au long de ce jour que plus d'un pleurait et un grand monsieur après avoir bien examiné notre arrivée dans la gare de Paris puis le partage de nos vieux pour les différentes maisons, s'approcha de moi, et s'informa de ce que c'était que cela.

Après une réponse il me dit : « ma sœur, jusqu'ici je n'aimais ni vous, ni aucune religieuse, ni votre religion mais ce que je vois me convertit. Je crois maintenant à la charité. Puis il partit.

A Paris, 3 semaines de repos, de tranquillité, on nous avait gardé là les 5 plus fatiguées avant de nous renvoyer au travail. Puis arriva mon obédience pour Rouen. (à Paris j'avais ajouté quelques pages à mon journal.) XXX